

La ruée vers l'autre Histoires de traversée

Mafane

Numéro 9, automne 2017

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mafane (2017). La ruée vers l'autre : histoires de traversée. *TicArtToc*, (9), 10–13.

A photograph of a person with their arms outstretched, standing on a stage in a dark room. They are illuminated by a spotlight. An audience is visible in the background, seated and watching the performance.

Mafane



Originaire de La Réunion, **Mafane** a trouvé dans le conte un remède pour soigner le mal du pays. Si elle s'est inspirée d'abord du folklore de l'océan Indien, elle s'est ensuite intéressée aux autres traditions orales. Issue d'une longue tradition d'immigrants venus de Maurice, de Madagascar, de Sicile, d'Algérie et de France, Mafane s'interroge sur ce que l'on apporte de précieux avec soi lors de l'exil. Elle présente aujourd'hui le fruit de ses réflexions dans *La ruée vers l'autre*.

La ruée vers l'autre

Histoires de traversée

Depuis que je suis toute petite, je savais que je devrais partir. C'est comme ça dans ma famille, depuis des générations. Ça s'est fait sans drame, un matin, j'ai ouvert la porte, j'ai pris l'avion et je suis partie. J'ai vécu à plusieurs endroits avant de finalement poser mes valises, et c'est seulement à ce moment-là que j'ai compris ce que partir voulait vraiment dire. À l'arrivée. Au moment où la réalité prend le dessus. Je ne me plains pas, j'ai choisi le moment, la destination, et je sais que je pourrais tout aussi bien choisir de rentrer. Mais à ce moment-là, je me suis un peu sentie comme une bouture qui se demande où sont passées ses racines.

On raconte qu'un homme était tirailé entre l'arbre sous lequel il était né, et la pirogue qui l'attendait sur le rivage, prête

à le mener vers des horizons nouveaux. Et cet homme passait son temps à aller de l'arbre à la pirogue, et de la pirogue à l'arbre, sans jamais pouvoir choisir entre son attachement à ses racines et sa soif de découvertes... jusqu'au jour où il a compris que c'est avec l'arbre qu'on fait la pirogue.
(Mythe mélanésien)



Et c'est le conte qui m'a aidée. Durant mes pérégrinations, j'ai rencontré une grande conteuse qui m'a transmis son amour des histoires et de la parole. Alors, lorsque je me suis installée ici, j'ai commencé à suivre ses traces et à raconter mes premières histoires. Le fait d'évoquer l'océan Indien et de faire résonner le créole de mon en-

fance à des milliers de kilomètres de là m'a permis de résorber la distance, et de commencer à me sentir ici chez moi. Par la suite, j'ai découvert d'autres histoires provenant

d'autres traditions, qui m'ont ouvert l'esprit et m'ont aidée à ne pas me prendre les pieds dans mes racines et à sortir du folklore.

En décembre 2014, j'ai passé les fêtes chez ma meilleure amie qui a fui l'Iran avec sa famille, il y a un peu plus de trente ans. Un soir, sa mère m'a raconté son départ avec ses deux enfants. Le temps n'avait eu aucune emprise sur ses souvenirs, la douleur était encore là, si proche, comme si c'était hier. Elle m'a raconté ensuite leur installation ici, la longue et pénible adaptation, la résilience et la furieuse envie de simplement vivre.

Je crois que c'est à ce moment-là que *La ruée vers l'autre* a commencé à germer.

~

Dans ce spectacle, j'aborde la migration sous l'angle de différents personnages: l'un quitte

de croiser la route de gens qui, comme la mère de mon amie, m'ont raconté leur histoire. Mais que faire de tout ça? Comment parler du départ, de la difficile transition, de notre rapport à l'Autre dans un contexte si délicat, si complexe? Une chose était sûre: je ne voulais pas reprendre tels quels les témoignages que j'avais entendus — en portant sur scène les histoires parfois douloureuses qu'on m'avait confiées, j'aurais eu l'impression de piller la mémoire de ceux qui m'avaient fait confiance.

Au milieu de mes doutes et de mes questionnements, une question revenait sans cesse: quand on quitte son pays pour ne plus y revenir, quelle est la chose la plus précieuse qu'on emporte avec soi?



... quand on quitte son pays pour ne plus y revenir,

La ruée vers l'autre,
présenté au MAI
les 10 et 11 février 2017.

son pays en guerre, une théière à la main, l'autre traverse la mer à la conquête d'un rêve, une autre encore arrive sur une terre d'accueil où il lui faut se réapprendre, et un dernier, enfin, doit s'adapter en voyant son environnement se métamorphoser jusqu'à lui devenir étranger.

La ruée vers l'autre, ce sont quatre contes qui parlent de déracinement, de pertes de repères, de choc culturel, mais aussi de rêve, d'espoir, de résilience et de rencontres. C'est un spectacle d'environ une heure, et le fruit de plusieurs années de travail.

~

Pendant des mois et des mois, j'ai glané toutes les informations possibles qui touchaient de près ou de loin à l'exil et à l'immigration; des photos, des témoignages, des documentaires, des livres, des articles... J'ai aussi eu la chance

C'est à partir de cette question et des différents éléments que j'avais récoltés que j'ai commencé à coudre mes récits (oui, je couds mes récits et je peins mes poèmes, ça a toujours été comme ça). Bien vite, j'ai pris la décision de ne pas ancrer les histoires dans un pays précis, je voulais que les gens qui les écoutent puissent les situer dans le temps et dans l'espace selon leur vécu et leur ressenti, et je dois dire que l'expérience m'a donné raison: l'une des histoires qui était pour moi implicitement située au Moyen-Orient se déroulait pour un autre au Maroc ou encore en Égypte pour une tierce personne. L'idée était d'aller au-delà des chiffres, des cartes et des frontières pour retrouver ce qui nous réunit malgré tout, ce qu'il y a de profondément humain en nous.

En avril 2016, j'ai passé un mois en résidence de création chez Fred Pellerin à Saint-Elie-de-Caxton. J'arrivais là avec trois histoires à peu près en place, il ne me restait qu'à les peaufiner et à m'attaquer à la dernière histoire. J'ai travaillé tous les jours sans relâche, mais à mi-parcours j'ai dû me rendre à l'évidence : plus rien ne tenait la route, les structures se défaisaient, le récit n'avancait plus ; bref, mes histoires se sont écroulées comme un château de cartes. Passé le premier choc, j'ai changé mon approche. J'ai commencé à travailler avec les histoires, et non pas simplement sur elles. La nuance peut sembler farfelue, mais elle fait toute la différence. Je me suis rendu compte que ce n'était pas moi qui décidais de la direction, mais bien mes histoires, que c'était elles depuis le début

offerte par le MAI (Montréal, Arts interculturels). Je tenais à ce que les gens soient assis en cercle resserré de façon à ce que chaque personne ait toujours quelqu'un d'autre en ligne de mire. Le défi était de taille, car je voulais être en mesure d'évoluer à l'intérieur et autour de cet espace circulaire, et c'est là que la proposition de mes collaborateurs est pleinement entrée en jeu. Grâce à une bande sonore subtile, à un éclairage savamment orchestré, et à des projections tombant directement sur les personnes présentes, on a pu jouer sur les sensations, sur le ressenti du public. Incommodante au début, la présence de l'Autre, qui est là, juste en face, se fond peu à peu dans le décor pour finalement faire partie d'un tout, et devenir un reflet de soi. La lumière et le son racontent à leur façon



quelle est la chose la plus précieuse qu'on emporte avec soi ?

qui menaient la barque et que je devais leur laisser la barre. Ça a été une grande leçon d'humilité. J'ai alors regardé mes histoires se redresser toutes seules, prendre leur juste place alors que je n'essayais plus de les tordre pour les faire rentrer de force dans la voie que je leur avais tracée. Je n'ai plus jamais travaillé autrement depuis. Quand une histoire se dessine dans ma tête, je vais à sa rencontre, j'en explore les sentiers, je pose des questions aux personnages, et il m'arrive encore de me laisser surprendre par la tournure inattendue que peut prendre un récit quand on se décide à l'écouter.

Puis le temps est venu de donner une forme à l'ensemble. Fin janvier 2017, j'ai travaillé avec les créateurs d'environnements immersifs Jérôme Delapierre et Marie-Noël Vanasse dans le cadre d'une résidence technique

ce qui est laissé dans l'ombre par les mots et contribuent à créer une unité d'ensemble qui rappelle qu'on est tous sur un même bateau.

Présenté début février 2017 au MAI, le spectacle poursuit sur sa lancée depuis. À une heure où on parle plus de murs que de ponts, il demeure selon moi urgent de continuer à tisser des liens, à comprendre, à reconnaître l'humanité de l'autre pour ne plus se laisser guider par la peur de l'autre, pour ne plus restreindre nos choix à l'attaque ou à la fuite, et pour nourrir, enfin, une possibilité d'ouverture. TCC